

Numéro 47

31 Mars

- 1922 -

Abonnements

- Étranger -

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

- France -

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

cinéa

UN
franc

Que le Cinéma
français soit français

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysées 58-84
Londres : A.-F. ROSE Représentative, 102, Charing Cross Road, W. C. 2

Que le Cinéma
français soit du Cinéma



GINA PALERME

dans sa nouvelle création de *Margot* que nous verrons la semaine prochaine sur l'écran.

PHOTO O'DOYE

Concours de Projets d'Affiches

Cinéa a fait appel à tous les peintres, décorateurs, dessinateurs, caricaturistes de toutes tendances et de toutes nationalités pour prendre part au Concours de projets d'affiches destinées à illustrer la publicité de trois films français :

DON JUAN, de Marcel L'Herbier.

Interprété par Vanni-Marcoux, Jaque Catelain, Marcelle Pradot, Lerner, Philippe Hériat, J. Sutter, etc.

JOCELYN, de Léon Poirier.

Interprété par Myrta, Roger Karl, Tallier, Blanchard, S. Bianchetti, etc.

LA FEMME DE NULLE PART, de Louis Delluc.

Interprété par Eve Francis, Roger Karl, Gine Avril, Noëmi Scize, André Daven, Michel Duran, Denise, Edmonde Guy, etc.

Il sera fait de ces films une présentation spéciale aux concurrents. En outre, des séries de photos des interprètes et des principales scènes sont publiées dans Cinéa. (Voir les numéros 42, 43 et suivants.)

Les concurrents ont le droit de présenter un projet pour chaque film ou trois projets selon leur goût. Chaque maquette sera jugée isolément.

Les maquettes seront en couleurs. Le nombre de couleurs est laissé au choix des concurrents. Nous leur recommandons seulement, et ils comprendront pourquoi, la plus grande sobriété matérielle possible.

Le format des maquettes doit être 0,60x0,80.

Le premier prix recevra une somme de 500 francs de Cinéa.

Trois seconds prix seront reproduits dans Cinéa.

Toutes les œuvres primées seront présentées par Cinéa aux maisons d'édition.

Les maquettes devront être livrées dans la quinzaine qui suivra la présentation de chaque film. Les résultats seront connus, pour chaque film, dans le mois qui suivra l'envoi de la maquette. Le résultat général sera connu dans les deux mois qui suivront la remise des maquettes du troisième film.



LAMBRECHTS

GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone
Central : 18-36

14, Rue Duphot
PARIS (1^{er} arr.)

BIENTOT

ROBINSON CRUSOÉ

MONAT-FILM

ÉDITIONS de la LAMPE MERVEILLEUSE
29, Boulevard Malesherbes - PARIS

Vient de paraître

J'ACCUSE

d'après le film d'Abel GANCE
avec plus de 90 illustrations
Prix : 4 fr. — Franco 4 fr. 50

LES AVENTURES DE Robinson Crusoe

d'après le film de O.-J. MONAT
un volume de 200 pages
avec plus de 100 illustrations
Prix : 5 fr. — Franco 5 fr. 50

Déjà paru

EL DORADO

Mélodrame cinématographique
de Marcel L'HERBIER
Prix : 3 fr. 75

La Collection la plus luxueuse
- - LA MOINS CHÈRE - -
La plus magnifiquement illustrée
- - des plus beaux films - -

Un des plus beaux pays
CINÉMATOGRAPHIQUES
- - est la - -
S U È D E

Un des plus beaux magazines
CINÉMATOGRAPHIQUES
- - est - -

FILMJOURNALEN

Pour les Abonnements
:: s'adresser à ::
FILMJOURNALEN
:: STOCKHOLM (Suède) ::

Pour l'achat au numéro
:: s'adresser à ::
M. TURE DAHLIN
30, Rue Boursault, PARIS

cinéa

Après les récents Films à Succès :

L'ESPRIT DU MAL
TUG
LE DRAGON D'OR
L'INEXORABLE
Mademoiselle PAPILLON
A CŒUR VAILLANT RIEN D'IMPOSSIBLE

Société Française des Films Artistiques

36, Avenue Hoche - PARIS

Téléphone : Élysées 60-20

60-21



Adresse Télégraphique :

ARTISFILRA-PARIS

va présenter une SUPERPRODUCTION FRANÇAISE :

MARGOT

d'après Alfred de MUSSET
avec GINA PALERME

Madame JALABERT — o — Miss Caroly BROWN
MM. Genica MISSIRIO, Murray GOODWIN, MARTEL
— FINALY, de SAVOYE, etc. —

Mise en scène :
GUY du FRESNAY

Direction artistique :
Marcel MANCHEZ

Production JUPITER

RÉPONSES A QUELQUES LETTRES

ROUART. — Carol Dempster était danseuse, et de premier ordre ainsi que l'atteste l'écran. Elle n'a pas tourné depuis *Dream Street*. Griffith a filmé *Way down east* et *Les Deux Orphelines*, avec Lilian Gish.

FLORELLE. — C'est en effet un ancien film de William Hart.

JAQUETTE. — Evidemment, Jackie sans Chaplin, n'est que Jackie. Mais il a des qualités charmantes, avouez-le.

BOLE. — Gina Palerme a beaucoup joué à Londres avant de revenir au Paris de ses débuts. Elle a même dirigé une grande scène londonienne. Elle n'a tourné qu'en France.

M. B. VERSAILLES. — 1^o Non, cette artiste n'est pas sociétaire;

2^o Oui;

3^o Non, pas autant; donnons lui l'âge qu'elle paraît, 30 ans.

H. S. — Le scénario de *Fièvre* a été publié par *Le Crapouillot*, 5, place de la Sorbonne; le scénario de *La Fête d'Espagne*, avait paru dans *Ciné pour tous*.

MARCEL G. — Passez vers 5 heures.

DORÉ. — Il ne fait partie ni de la rédaction ni de l'administration de Cinéa.

MANUEL. — Paul Mounet avait tourné pour *Le Film d'Art*, en 1911 ou 1912 et avait créé une remarquable figure de prêtre dans *Pour la Vérité*.

L'ŒIL DE CHAT.

Blancs et Noirs

A-t-on déjà filmé tous les romans? Voici que les opéras entrent en danse. Le succès de *Mireille* va provoquer bien des salades ciné-lyriques.

A ce propos, elle a tort la correspondante qui croit que la première de *Don Juan* au Gaumont-Palace serait accompagnée de sélections du *Don Juan* de Mozart chantées par M. Jaque Catelain et du *Faust* de Gounod chantées par M. Vanni-Marcoux.

Nous ne savons pas davantage si la *Berceuse de Jocelyn* sera chantée avec le film de Léon Poirier. M. Tallier a un joli physique de ténor, mais cela n'implique pas qu'il doive filer la romance entre l'écran et le brillant orchestre de M. Fosse.

CF 40 PER 283



ALLEZ VOIR A PARTIR DE CE SOIR
au GAUMONT-THÉÂTRE

Au Cœur de l'Afrique Sauvage

Le document le plus sensationnel qu'ait jamais enregistré l'écran.

:: :: :: Adaptation littéraire de GUY de TÉRAMOND :: :: ::

***** PUBLIÉE PAR *****
SCIENCES ET VOYAGES

SVENSKA-FILM

Exclusivité

GAUMONT



Prochainement un charmant film français

SON ALTESSE

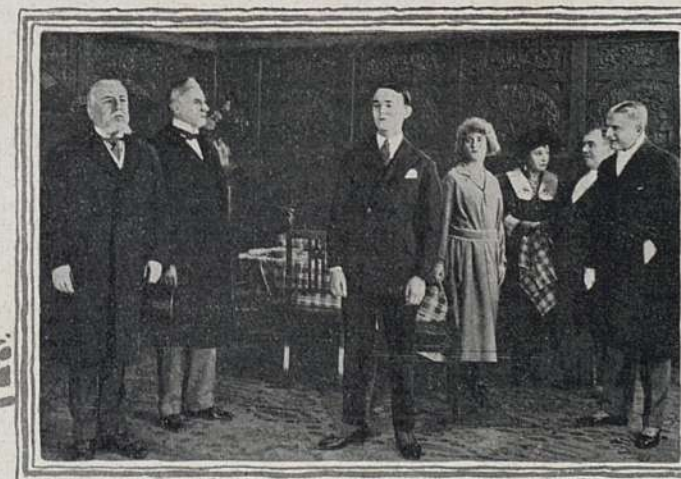
Comédie en quatre parties, d'après le scénario de M. DELPHI-FABRICE
Réalisation et Mise en Scène de M. H. DESFONTAINES

INTERPRÉTÉE PAR

Blanche MONTEL, MADYS et Jean DEVALDE

FILM Gaumont

SÉRIE PAX



Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 31 Mars au Jeudi 6 Avril 1922

LE RÉGENT

22, rue de Passy
Direction : Georges FLACH Tél. : AUTEUIL 15-40

Gaumont-Actualités

Les Aventures de Sherlock Holmes

avec EILLE NORWOOD

PARISSETTE (5^e épisode), avec BISCOT

LE PREMIER DENTISTE, ombres animées

LE MOULIN EN FEU

Film suédois avec ANDERS DE WAHL

SAUVONS LE GOSSE

Comique

2^e Arrondissement

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Le Petit Lord Fauntleroy (exclusivité à Paris). — Les Sports d'Hiver à Chamonix. — Comment on fait un dessin animé.

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — A travers le Canada. — Bigame malgré lui. — Les Cavaliers de la Nuit. — Les Frontières du Cœur. — Fatty Chevalier de Mabel. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : Miss Futuriste.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — La Terre. — L'Arène conjugale. — En supplément facultatif : Bicar et l'agent Billoche.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — La Résurrection du Bonif. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — Supplément facultatif : Parisette, 5^e épisode.

3^e Arrondissement

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-39. — Salle du rez-de-chaussée. — Un cri dans l'abîme. — La Résurrection du Bonif. — Parisette, 5^e épisode.

Salle du premier étage. — La Terre. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — Les dernières aventures de Galaor. — L'Aiglonne, 6^e épisode.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — L'Enfant, le Singe et le Canard. — Le Pauvre Village. — Le Gosse Infernal.

5^e Arrondissement

Mésange, 3, rue d'Arras. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — Charlot s'établit à bon compte. — L'Empereur des Pauvres, 5^e épisode. — Le Sang des Finiels.

Chez Nous, 76, rue Mouffetard. — Les Scarabées Sacrés. — Le Fils de Madame Sans-Gêne. — Billy détective.

Cinéma Saint-Michel, 7, place Saint-Michel. — Parisette, 3^e épisode. — La Poupée du Milliardaire. — Dudule dans la Mistoufle.

6^e Arrondissement

Cinéma Danton-Palace, 99, boulevard Saint-Germain. — L'Aiglonne, 6^e épisode. — Charlot s'établit à bon compte. — Le Gosse Infernal. — Parisette, 5^e épisode.

7^e Arrondissement

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — L'Empereur des Pauvres, 5^e épisode. — La Petite Providence. — Le premier Cirque. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — La chasse est ouverte.

9^e Arrondissement

MadeleineCinéma, 14, boulevard de la Madeleine. — Christus (en exclusivité).

Cinéma Rochecouart, 66, rue de Rochecouart. — La Casbah de Rabat. — Parisette, 5^e épisode. — Toute une Vie. — Le Français tel qu'ils le parlent.

Delta-Palace, 17 bis, boulevard Rochecouart. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — La Route des Alpes. — La Machine Infernale. — Une Journée bien employée. — Folie d'Été.

10^e Arrondissement

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — La Résurrection du Bonif.

Pathé-Temple, faubourg du Temple. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — La Résurrection du Bonif.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — Le Gosse Infernal. — Concours de la Dot de l'Ouvrière de Paris. — La Résurrection du Bonif.

12^e Arrondissement

Lyon-Palace, rue de Lyon. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — Le Gosse Infernal. — Parisette, 5^e épisode. — La Résurrection du Bonif.

13^e Arrondissement

Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — Charlot s'établit à bon compte. — L'Empereur des Pauvres, 5^e épisode. — Le Sang des Finiels.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — La Route des Alpes : L'Industrie de l'Ardoise. — Parisette, 5^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 5^e épisode. — Une aventure à la frontière.

14^e Arrondissement

Gaité, rue de la Gaité. — Pour la Main d'Irène. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — Charlot s'établit à bon compte. — L'Empereur des Pauvres, 5^e épisode. — Le Sang des Finiels.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (36 et 44, rue du Commerce). — La Petite Providence. — Parisette, 5^e épisode. — Une aventure à la frontière. — Zigoto explorateur.

15^e Arrondissement

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — Charlot s'établit à bon compte. — L'Empereur des Pauvres, 5^e épisode. — Le Sang des Finiels.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-43. — La Route des Alpes : L'Industrie de l'Ardoise. — L'Arène conjugale. — Parisette, 5^e épisode. — Le Gosse Infernal. — L'Empereur des Pauvres, 5^e épisode.

16^e Arrondissement

Maillot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 31 mars au lundi 3 avril. — La Route des Alpes : Le Carburant de Calcium. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — Salomé. — La Résurrection du Bonif.

Théâtre des États-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — Charlot voyage. — Parisette, 4^e épisode. — Le Prix de l'Honneur. — Le Fruit Défendu.

17^e Arrondissement

Lutétia-Wagram, avenue Wagram. — L'Antiquaire. — Le Canard en Ciné. — La Résurrection du Bonif. — Parisette, 5^e épisode.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — Les Yeux Blessés. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — La Terre. — L'Aiglonne, 7^e épisode.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Concours de skis à Chamonix. — Un jour de folie. — Le Pauvre Village. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — L'Arène conjugale.

CINÉ-OPÉRA

8, Boulevard des Capucines

LE CABINET

DU

DOCTEUR CALIGARI

THÉÂTRE DU COLISÉE

38, Av. des Champs-Élysées

Direction : P. MALLEVILLE Tél. : ELYSÉES 29-46

POTIRON, AGENT DE POLICE (dessins)

Une Aventure de Sherlock Holmes

(Le Cycliste Fantôme)

LE PAUVRE VILLAGE

Drame de M. Jean HERVÉ

Gaumont-Actualités

L'ANTICHAÎNE

Comédie d'aventures jouée par ETHEL CLAYTON

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — La fabrication des sabots de cuir. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — Le Français tel qu'ils le parlent. — L'Infante à la Rose.

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Dans les montagnes du Canada. — Charlot opère lui-même. — Scènes japonaises. — La jolie infirmière. — Parisette, 4^e épisode.

18^e Arrondissement

Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Le Fils de Madame Sans-Gêne. — Amour, Pétrole et Music-Hall. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode.

Chantecler, 72, avenue de Clichy. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — La Résurrection du Bonif.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — La Panthère noire. — La Terre. — Parisette, 5^e épisode.

Le Métropole, avenue de Saint-Ouen. — Paysages pittoresques de la Slovaquie. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — La Résurrection du Bonif. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode.

Palais Rochecouart, 56, boulevard Rochecouart. — Fatty fait le Coq. — L'Empereur des Pauvres, 7^e épisode. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — La Résurrection du Bonif.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — La Résurrection du Bonif.

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. Nord 35-68. — La Résurrection du Bonif. — La Terre. — Parisette, 5^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode.

19^e Arrondissement

Secrétan, 7, avenue Secrétan. — L'Aiglonne, 7^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — La Résurrection du Bonif.

Le Capitole, place de la Chapelle. — Parisette, 5^e épisode. — La Résurrection du Bonif. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — Parisette, 5^e épisode. — La Résurrection du Bonif. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode.

Féerique Cinéma, 146, rue de Belleville. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — La Résurrection du Bonif. — Parisette, 5^e épisode.

20^e Arrondissement

Gambetta Palace, 20, rue Belgrand. — L'Empereur des Pauvres, 6^e épisode. — Le Gosse Infernal. — Concours de la Dot de l'Ouvrière de Paris. — La Résurrection du Bonif.

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — Fatty fait le Coq. — Savoir Aimer. — Les Sept Perles, 5^e épisode. — Le Gosse.

Banlieue

Levallois. — Pour la Main d'Irène. — Parisette, 4^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, 4^e épisode. — L'Ecran Brisé.

LES FILMS DE LA SEMAINE

Mireille (Ciné Max-Linder).

De beaux paysages, une envolée de soleil sur l'ample horizon de Camargue, de l'air à plein jeu, cela suffit à rendre vivant ce grand film inspiré par l'Opéra qu'inspira le fameux poème de Mistral dont tous les Français parlent avec orgueil — sans l'avoir jamais lu.

Je n'aime pas qu'un film suive de trop près la ligne scénique d'une œuvre musicale. Je n'aime pas que les textes s'inscrivent sur une marge noire qui fait un lac de boue aux pieds des personnages.

J'aime bien qu'on emploie des paysans pour jouer des paysans, avec le minimum de professionnels. Les travailleurs du mas des Micocoules ont du naturel et une espèce de rythme. Mireille a moins de rythme et encore plus de naturel, beaucoup trop de naturel. Mais, n'est-ce pas, les Provençaux entendent tous les ans dans les ruines romaines de chaque village *La Fille de Roland*, interprétée par la Comédie-Française...

Le petit lord Fauntleroy (Salle Marivaux).

Mary Pickford est une grande actrice de l'écran. Son ingéniosité m'agaçait naguère. Maintenant, elle est arrivée à ce degré de science qui semble la simplicité. Et puis je lui reconnais une sorte de style. Elle mérite beaucoup d'admiration.

Après une série de jolis films comme *Stella Maris*, *Daddy Long Legs*, *L'entrée de service*, *Rêve et réalité*, voici *Le petit Lord* dont vous connaissez le thème gracieux, délicat, touchant.

L'œuvre cinégraphique est harmonieuse. D'immenses décors d'intérieurs amusent; des pleins airs tièdes, pleins d'équilibre, nous sourient; les acteurs sont tous excellents, surtout Gillingwater qui interprète le vieux Lord à face de don Quichotte.

Et Mary, dans le double rôle de la mère et du gamin, est ce qu'elle est, comme vous pourriez vous en rendre compte. Tout au plus dira-t-on qu'elle est plus garçon que nature, mais la fantaisie a de ces traditions.

Et puis le travesti à bas de soie de Mary et de ses dix mille institutrices a fait beaucoup pour l'Art Muet. Il attire aux pieds de l'écran ces gros messieurs congestionnés qui resteront pour voir des bas de soie et verront Mary, Chaplin, les autres, le reste. Ainsi, à l'Opéra, les vieux abonnés influents, chamarrés de lorgnettes, sont venus pour les maillots tendus et les chaussons roses; ils entendent *La Péri* ou *La tragédie de Salomé*; ils s'habituent; ils reviennent...

Le cinéma permet d'éduquer l'oreille aussi. Les bas de soie ont donc obligé les gros messieurs à voir de beaux films — et à entendre de belles choses, car Szyfer a accompagné avec un goût infini cette œuvre délicieuse.

LOUIS DELLUC.

Le Pauvre village.

Voici un très bon film, conçu, je ne dirai pas seulement selon la formule, mais aussi selon l'esprit des films suédois, en ce sens que le décor, le



MARY PICKFORD
dans
Le Petit Lord Fauntleroy.



CLICHÉS UNITED

cadre, le paysage, y sont acteurs et mêlés au drame.

Un village du Valais est sollicité par une grande entreprise de distribution d'énergie électrique de vendre le torrent, âme de la vallée. Contre cette proposition, tous les vieux s'insurgent; les jeunes voient les 100.000 francs du prix d'achat, l'usine qui s'établira, où l'on gagnera de bons salaires, l'éclairage électrique — qui sait? peut-être le cinéma... — Ils triomphent. Le vieux maire ne survivra pas au torrent: il ne verra pas le noble et fier cours d'eau emprisonné, comme son voisin, dans deux tuyaux de fonte. Le torrent l'emporte. Mais la secousse violente de sa mort réveille son fils, le détourne de la servante d'auberge hardie qui commençait à le séduire, le ramène à la douce orpheline à qui il s'était naguère fiancé.

Toute l'action est située entre ces trois grands personnages fondamentaux, le village, le torrent, l'usine. Autour de ces grandes entités gravitent des humains éphémères, vieux paysans figés dans leurs idées et leurs traditions; jeunes gens avides de jouissances matérielles, au point d'oublier tout le reste; ingénieurs penchés sur des plans, et qui mesurent le monde et la vie en kilowatts.

De l'interprétation: bonne, encore qu'un peu lente, ressortent surtout miss Edith Blake, très « suédoise » dans sa conception du rôle, et M. Maxudian, qui donne au vieux président de l'autorité et de la vie. Mais ce film fait surtout honneur à M. Jean Hervé, qui a su le composer avec justesse et sobriété, et le réaliser de manière vivante et dramatique.

Une Aventure à la frontière.

Une frontière, par les conflits qu'elle crée, par les complications qu'elle amène, par l'impunité qu'elle procure, est, en elle-même, une donnée poétique (considérez l'importance du *border* écossais dans la littérature anglaise, du *border* mexicain dans la littérature américaine — et dans le cinéma).

Ne connaissant pas personnellement le Rio Grande, je n'ai pu me rendre compte si l'image qu'en offre le film est exacte. Elle est, en tout cas, pittoresque, et tout le côté pay-

sage est fort réussi, à l'exception du village américain, très manifeste construction de studio; le village espagnol, par contre, avec ses maisons blanchies à la chaux et ses jardins fleuris, est charmant.

Rosemary Theby interprète agréablement un rôle dépourvu d'originalité. Le film a du mouvement et, sans être neuf, de l'intérêt.

LIONEL LANDRY.

La Résurrection du Bouif.

De même classe que le *Crime du Bouif*, ce film, mis à l'écran par Pountal, d'après un roman de G. de la Fouchardière, est un drame comique. Drame, il est par son intrigue à quoi participent de bonnes gens, un traître et un complice, etc. La victime provisoire est encore Bicard, cet extraordinaire philosophe cynique qui adore les courses et l'alcool. Epoux d'une brave marchande de quatre-saisons, père d'une artiste de la Comédie-Française qu'il a reniée (le premier devoir des enfants, dit-il à peu près, est de ne pas laisser leurs parents mourir de soif). Il tombe dans la rue: congestion. On le transporte à l'hôpital où un médecin-chef affirme qu'il ne vivra pas plus de trois semaines. Un étudiant

de vingt-cinquième année le transporte dans une villa pour qu'il y meure sous le nom d'un noble taré qui veut passer pour enterré pour profiter d'une assurance sur la vie...

Au reste, cette histoire n'importe que pour fournir une suite de scènes extrêmement amusantes, où s'étale la franchise énorme de Bicard, dit le Bouif, étayée par différents types campés drôlement.

Mais il y a mieux: l'esprit de M. G. de la Fouchardière, qui semble chercher à ne pas resplendir en phrases soulignées et n'en est que plus profond, plus incisif et plus sensible.

Dans le *Crime du Bouif*, un juge était quelque peu ridiculisé; cette fois, c'est la médecine qui écope. Dans les deux, le texte est aussi opportun, aussi hilarant, quoiqu'il faille le lire.

Quant aux acteurs, il les faut tous féliciter, surtout M. Tramel, dont la silhouette demeurera. On ne voit pas du tout qui, maintenant, pourrait jouer Bicard. Mmes Kolb, Germaine Risse, MM. Charles Lamy, Amiot, Mondos, jouent tous parfaitement.

Riez... on n'en a pas tant d'occasions.

LUCIEN WAHL.



DE GRIFFITH

La Rue des Rêves a déçu quelques cinéphiles, exaspéré un quart du public et ennuyé les trois autres quarts. *Per que?*

Il y a un malentendu, là, comme ailleurs. En art, il n'est que malentendus. Le succès d'un peintre est gagné ou loupé par MM. Bernheim et cela depuis Praxitèle via Louis XIV, Chaudard et Cie. Un ballet de Cocteau, sifflé comme incompréhensible à l'Opéra, est applaudi à Ba-Ta-Clan, au coin du boulevard Richard-Lenoir. Pierre Scize écrabouille de son mépris Auric et Darius Milhaud, mais les acclamera un de ces jours. Les coupe-jarrets du cinéma ont conspué Marcel L'Herbier d'abord et l'estiment maintenant parce que leurs avis (?) le laissent calme. Un de mes amis a obtenu l'hommage de quelques maîtres-chanteurs parce qu'il a refusé une fois pour toutes de prendre avec eux des leçons de chant. Nous détestons une chose quand nous croyons qu'on a voulu y mettre ce qui n'y est pas. Abel Gance doit commencer à savoir ce que de malencontreux amis lui ont coûté en nous l'offrant comme un génie.

Et ma foi, à propos de génie, revenons à Griffith. Il n'a pas de génie pour un sou. Qui a eu l'idée saugrenue de chanter son génie? Et pourquoi lui en réserver les inconvénients à lui qui n'en a pas eu les avantages, c'est-à-dire le tourment intérieur et la joie provisoire de se sentir bien seul au monde?

Griffith est un audacieux artisan. On dirait d'un contremaître qui s'est mis patron. Vous dites — et ne l'ai-je pas dit, en somme? — que le compositeur d'*Intolérance* a quelque chose dans le ventre. Oui, dans le ventre, ou si vous préférez, dans les reins.

Il est ingénieux. Il a le sens de la dose. Il a le sens de beaucoup de choses. Il ne cherche que de la mesure. Vous qui avez admiré (moins que moi) *Intolérance*, vous avez voulu y admirer un désordre sublime! Non, non. Admirez ce goût de

la mesure, du théorème bien résolu, du paradoxe précis à la manière d'Inaudi, poussé évidemment si loin que le vertige paraît, trouble le calculateur et nous trouble un peu aussi. Là, il s'est laissé déborder par les images qu'il inventa. Il l'a peut-être regretté. En tous les cas, il y a beaucoup appris. Et nous donc!

Voici *La Rue des Rêves*. C'est peut-être mieux que *Broken Blossoms*. Mais cela veut se croire au dessus de soi-même. Que ne pardonnerions-nous pas à un bon cocktail? Tout, sauf de s'étiqueter: « Chateaufort-du-Pape ». L'apostolat artistique et méthodiste auréolant un petit fait-divers claudicant, rien à faire. Le public français a eu, pour une fois, raison.

Je n'ignore pas le prix des qualités qui fleurissent *Dream Street*. Les brouillards insistants, l'ibsenisme germanisé du détail artiste, la stylisation sans style fâcheux des personnages (le petit frère au long nez a tant de grâce, et Carol Dempster avec ses esquisses de danses, notées comme au ralenti séduit jusqu'à mordre de son empreinte notre souvenir), c'est bien joli, ce serait beau, si cela ne voulait être beau. Comme si l'on voulait être beau *express*! Comme si l'on avait du génie *express*!

Pauvre spectateur naïf, j'en suis resté aux synthèses quasi-eschylennes de *Pour sauver sa Race*. Ami de la ligne, du rythme et de peinture animée, j'ai mis toute ma joie cette année au *Signe de Zorro*, fresque folle et badine, Velasquez 40 HP., feu d'artifice sans trop d'artifices! La candeur large et sûre me plaît. Griffith m'inquiète. J'ai peur qu'il ne se donne des airs de masquer par la brutalité une délicatesse qu'il n'a pas. Ce qu'il y a de joli dans la sensibilité, c'est la pudeur à s'avouer. Exemple: Jean Cocteau et Marcel L'Herbier (ils seront bien étonnés de se voir ainsi associés), mais ils sont Français comme peu, et l'un dans ses poèmes aigus, l'autre dans ses films

souples, se cachent de leur tendresse profonde par un masque léger, léger, si charmant. Ainsi firent Villon, Charles d'Orléans, Ronsard et Racine, notre prince à tous. D. W. Griffith masque sa sensibilité. En a-t-il donc? Il affecte d'avoir, pour plaire, de la sensibilité? N'en a-t-il donc pas réellement?

J'avais bien aimé un de ses premiers grands films: *Le Lys et la Rose* où Lilian Gish était humaine tout bêtement. J'ai aimé *Le Lys brisé* comme chef-d'œuvre du cocktail, comme parfait amalgame — gin et curacao — de la science savoureuse du cinéma. Je discute *La Rue des Rêves*, qui n'est qu'une ruelle. Pour se cantonner dans le boyau boueux de Whitechapel dont les murs pourris encadrent si bien l'étoile du soir, il est imprudent de n'être pas Rops, Verlaine ou Wilde, il est fâcheux de n'avoir pas l'œil terrible de Bernard Shaw. Et la puissance, officiellement attribuée à Griffith (on me disait naguère quand je parlais des premiers films signés Ince: « Griffith est le seul animateur. » Et je répondais: « Non. C'est, ce doit être un étonnant organisateur ») n'empêche pas les plus dévots spectateurs de *Dream Street* d'évoquer l'harmonium convaincant d'Edna Purviance qui envoie Charlot — Chaplin, héros, sergot et martyr, au purgatoire de la rue des Mauvais-Garçons.

Animateur? Organisateur? Découpeur, cameraman, monteur, sont de choix. Où est l'âme large et forte? Les interprètes sont subjugués, certes, mais seulement quand ils s'appellent Lilian Gish, Donald Crisp et Richard Barthelmess. Le rythme doit achever leur talent. Où est le rythme du *Lys et la Rose*? et d'*Intolérance*? *Dream Street* en rêve vaguement, mais ne s'en souvient pas, et nos chefs d'orchestre n'y pourvoient point en exécutant à perdre haleine *La Princesse jaune* ou *Les millions d'Arlequin*. Les spectateurs d'Europe (j'excepte Londres) admettent mal

ces textes biblisants qui mentent un peu en démarquant évangéliquement le Cantique des Cantiques et nous poussent, ou veulent nous pousser à mentir à nous-mêmes.

Le *Lys et la Rose* m'ont, avec Ince, Charlot et Fitzmaurice, appris le cinéma. *Intolérance* m'a plus transporté que Berlioz. Et je pense beaucoup de bien de *Way down east*. On a failli baptiser ici le film d'un titre du boulevard du crime. Il est question de s'en tenir à *Annie Moore*. Allons, tant mieux ! Je vous disais donc que *Way down east* me plaît.

J'y trouve Griffith au complet. Ce n'est pas un grand homme, Dieu merci. C'est un sacré diable de bonhomme. Il veut plaire. Mais il veut employer les moyens les plus complexes pour arriver à ce résultat tout simple. Bravo ! J'aime ces courages. *Way down east* n'est qu'un roman populaire, fort long et fort nu. *La Closerie des Genêts* ou *Le Maître de Forges* n'ont pas davantage cherché midi à quatorze heures.

Là, Griffith n'a pas à manifester cette puissance qu'on voudrait qu'il ait. Il conte avec son écriture blanche et noire une histoire de fille-mère, d'enfant mort et de brave garçon, et la scène-clou de la débâcle des glaces, discutable quant à ses intentions, est indiscutable quant à son résultat, grâce au talent exacerbé de Lilian Gish, à la nette vigueur de Barthelmess et à la grandeur bienfaisante d'un ample décor de neige, page blanche où les réalisateurs ont su mettre leur signature juste à la place qu'il fallait.

Que le génie éclate sur l'écran, je m'y attends, sur l'écran mieux qu'ailleurs peut-être, mais nous en reparlerons ! Du moins quand l'écran devient tribune, nous y craignons la prédication, non en soi, mais parce que elle nous fait penser à la parole, à La Parole. L'image animée a tant de force quand elle suggère ! N'est-ce pas mieux que de tout dire ? Et QUI peut tout dire ? Suggérez, incitez, aidez, entraînez. Le rythme et la lumière ne sont pas facilement la pensée, mais la suscitent tellement mieux que ceux qui ont l'honneur momentané d'être les grands muezins de l'art muet se contentent d'appeler la foule à la prière et de laisser prier. Les fidèles prient mieux que les prêtres...

LOUIS DELLUC.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

FRANCE

Arthur Honegger, le jeune compositeur du groupe des Six, qui collabore avec Canudo pour *Skating-Rink*, travaille à la grande partition qu'Abel Gance lui a demandé pour *la Roue*, dont la présentation aura lieu en octobre.

La girl « black and yellow » qui illustra la dernière couverture de *Cinéa* est de Bécane.

Van Daële, qui vient de terminer *L'Ombre du Péché*, avec Diana Karenne, a commencé *La fille du garde-chasse* avec René Le Somptier.

Quelques journaux français ont reproduit une information d'origine étrangère, d'après laquelle M. Rex Ingram, qui a tourné pour la Métro. *Les Quatre cavaliers de l'Apocalypse* tournerait prochainement le *Sheik*.

Certainement, c'est une erreur, vu que le *Sheik* de E. M. Hull, interprété par Rudolph Valentino, a été tourné par George Melford pour Paramount.

Ce film sera présenté à Paris, la saison prochaine, par la Société anonyme française des films Paramount.

La maison Didot Bottin prépare actuellement le Bottin de la Cinématographie et des industries qui s'y rattachent.

AMÉRIQUE

Thos. Ince fait connaître les résultats de la grande enquête qu'il a entreprise auprès de 800 éditeurs de journaux dans le monde entier et à laquelle *Cinéa* a participé. Beaucoup des questions posées ne comportaient guère d'alternative et, dans la plupart des cas, l'unanimité même des réponses leur enlève beaucoup de leur portée. Les indications les plus caractéristiques nous paraissent être les suivantes :

Question : Est-ce que les films comportant des décors exotiques et des mœurs singulières ont du succès dans notre ville ?
179 oui, 451 non, 158 douteux.

Question : Comment, dans notre ville, les gens d'église envisagent-ils le cinéma ?
414 favorablement, 115 défavorablement, 207 douteux.

Question : Les critiques élevées quant à la manière dont sont adaptées au cinéma les livres connus sont-elles justifiées ?
386 oui, 204 non, 131 douteux.

Question : Quel est le genre de films qui plaît le plus ?
Voici l'ordre des préférences résultant des réponses :

Goût des éditeurs : Comédie dramatique. Actualité. Voyages. Education. Comédie. Drame domestique. Drame d'amour. Drame mondain. Film à spectacle. Drame à crime.

Goût du public : Comédie dramatique. Drame d'amour. Comédie. Actualité. Drame domestique. Film à spectacle. Drame mondain. Voyage. Education. Drame à crime.

Question : Quels sont les reproches adressés le plus souvent aux films ?

Trop d'histoires sexuelles. Manque de fidélité à la vie. Idéal inférieur. Vices et crimes marqués et attrayants. Les liens de famille sont vilipendés. Trop d'amour. Trop de peintures de crimes, etc., etc.

SUISSE

Une visite à la Radios-Films.

Afin d'obtenir quelques renseignements sur les prochains films documentaires que la Radios-Films tournera cet été, aux environs de Genève, je me suis rendu à la Radios-Films, où les sympathiques directeurs, MM. R. Schauls et G. Cochard, ont bien voulu me recevoir fort aimablement.

Les fondateurs de cette compagnie, qu'il convient de féliciter, sont les seuls, à Genève, qui ont su tirer parti des sites pittoresques et des paysages alpestres qu'offrent les environs de la ville, pour la prise de vues.

Les quelques rares opérateurs qui avaient, jusqu'ici, tenté de faire des productions de ce genre, ont abandonné leurs projets, n'ayant pas l'appui financier nécessaire.

La Radios-Films a été cependant largement récompensée de sa persévérance. Après avoir filmé quelques actualités, qui ont passé dans les principaux établissements cinématographiques de Suisse, la Radios-Films, qui se spécialise dans les vues en plein air et dans les films documentaires, a tourné *Une journée de varappe dans les rochers du Salève*.

Ce film, long de 400 mètres, d'une netteté irréprochable, a eu l'accueil chaleureux qu'il méritait. Lors de sa présentation, la presse entière n'a point tari d'éloges sur ce film d'un réel intérêt.

Une journée de varappe a trouvé acquéreur en la Société anonyme Française des Films internationaux (S. A. F. F. I.) de Paris.

La compagnie Radios-Films a grand espoir en sa future production et nous formons, à notre tour, nos vœux sincères de réussite. Ne reculant devant aucun sacrifice, elle vient de commencer la prise de vues de toute une série de vieux châteaux, en Savoie. Nul doute que ces nouveaux films, sur lesquels je reviendrai dans un prochain numéro, soient un succès de plus pour cette intéressante compagnie cinématographique.

Il serait heureux que plusieurs entreprises de ce genre se constituent sans tarder, afin de développer l'industrie cinématographique dans notre pays. La Radios-Films a fait courageusement le premier pas, c'est pourquoi elle mérite la reconnaissance des cinéastes suisses ! Il est à espérer que l'on suivra son exemple !

GILBERT DORSAZ.

ANGLETERRE

M. Geoffroy Malins, qui vient de terminer *The Scourge*, pour la compagnie Hardy, aurait été engagé comme directeur de production par une firme polonaise. Celle-ci, dit-on, en même temps qu'elle mettrait sur le marché anglais ses plus importantes productions, ferait appel aux capitalistes anglais pour réorganiser ses affaires sur une formule internationale.

En raison du départ prochain de son metteur en scène et, d'autre part, par suite d'un manque de capital



SHIRLEY MASON
la charmante sœur de Viola Dana, dans *La Fugue de Janette*.

CLICHÉ FOX

suffisant pour mener à bien d'ambitieux projets — M. S. Hardy demandait 120.000 livres sterling pour tourner six grands films — la compagnie Hardy a décidé de produire, pour le moment, une série de films courts (huit films de un reel chacun), genre comédie fantaisiste. Ils auront pour héros un personnage épisodique nommé Billy Hunter, sorte de gavroche aventureux dont les exploits font encore les délices des écoliers anglais.

Théodora a remplacé l'*Atlantide* sur l'affiche du Covent Garden. Cette production de l'U. C. I., réalisée par le chevalier Carlucci, est de la lignée des reconstitutions historiques à grand spectacle, dont *La Glorieuse Reine de Saba* fut la plus récente illustration. Moins grandiose, en son ensemble, que cette dernière, elle est à mon avis, plus artistement conçue et produite. L'esprit n'y est pas accablé par une magnificence continuelle, déroulant tout au long du film,



GINA PALERME
et
GENICA MISSIRIO
dans
Margot.

comme dans *La Reine de Saba*, des fastes et des pompes d'une splendeur sans cesse accrue, avec une succession presque irritante. La volonté de faire grand ne s'y révèle pas tyrannique au point de nuire à la bonne continuité et à l'homogénéité de l'histoire, laquelle conserve sa valeur inusuelle de document, tel que Victorien Sardou l'écrivit. L'enrichissant, par contre, de ses trouvailles, le désir de faire beau s'y déploie avec une science rare. Comme nous avons regretté, par moments, que cette fresque superbe ait été gâtée par des situations artificielles et un manque de conviction de certains acteurs.

Théodora est sans doute, malgré la faiblesse de quelques scènes, une belle œuvre, que tout fervent du cinéma se devra de ne pas manquer. Plus que ses tableaux somptueux, plus que ses mouvements de foule, plus que la tension dramatique de ses situations, plus encore que son clou : les lions lâchés dans l'hippo-

drome, la beauté visuelle de toutes ses prises de vues, en fait une œuvre d'art cinématographique unique.

Rita Jolivet, qui tient le rôle de Théodora, impératrice de Byzance, n'a pas l'autorité hautaine et calme de Betty Blythe. Elle n'a pas non plus — du moins elle n'en laisse rien paraître — son corps harmonieusement dévêtu. Elle plaît cependant par un visage expressif et une aisance gracieuse. Elle serait pleinement appréciée, il me semble, dans des comédies dramatiques modernes. Fenuccio Biancini est un empereur retors et sans scrupules. On conçoit qu'il finisse par ordonner l'exécution de Théodora.

A. F. ROSE.

SUÈDE

J'ai déjà, dans les colonnes de *Cinéma* signalé l'importance que les Suédois attachent aux films commerciaux et

industriels, et la prévoyance que l'Etat montre à cet égard.

Grâce à l'apport personnel de M. Folke Holmberg, le représentant de la Svenska Film, en France, des films suédois de propagande ont été présentés à la Foire de Lyon, ce mois-ci.

Cette idée coïncida d'une manière heureuse avec celle de la Chambre de Commerce Suédoise à Paris d'offrir un banquet aux personnalités administratives, industrielles et commerciales de Lyon.

Ce banquet eut lieu le 9 mars. Il réunit une soixantaine de personnes de la ville de Lyon, et de la colonie suédoise à Paris. Le chef d'exportation de la Svenska Film, M. Skaar, ainsi que le représentant de la maison Gaumont, à Lyon y assistèrent également.

Après le dîner qui ne fit point perdre la réputation de la bonne table à Lyon, tous les convives furent conduits dans la Salle du Conservatoire, où devait avoir lieu la représentation cinématographique.

Le Directeur de la Chambre de Commerce Suédoise prononça d'abord un discours dans lequel il présenta son pays au point de vue géographique, intellectuel et commercial.

Le premier film amena le public dans la belle capitale de la Suède, la *Venise du Nord*. On assista ensuite au voyage des bois à travers les fleuves et les rapides torrents jusqu'à la mer, où ils seront transformés dans des grandes scieries en planches et charpente. La très belle photographie provoqua de vifs applaudissements.

Puis *L'Hiver en Suède* nous montra le charme et la beauté pittoresque d'un paysage neigeux.

Le seul film industriel proprement dit de la soirée nous fit voir la fabrication des roulements à billes dans des mines et des usines de la Société S. K. F. Un film très intéressant et beaucoup applaudi.

On a vu encore de la neige dans *Sports d'Hiver en Suède*. La présentation de trois garçons faisant du ski simplement vêtus d'une culotte de bain, souleva un certain étonnement même parmi les scandinaves présents.

La soirée finit par des vues de la côte occidentale de la Suède, ressemblant beaucoup à la Bretagne.

TURE DAHLIN.

LE PEINTRE AU CINÉMA

LE PEINTRE. — Il faut vous louer de nous donner sur l'écran le style de toutes ces choses manufacturées de la vie que nous n'osons pas encore peindre.

Le Coran interdisait la reproduction de l'apparence humaine. Une défense plus stricte aujourd'hui nous arrête au seuil de ces valeurs nouvelles : machines à écrire, punching-ball, radiateur, ascenseur, rasoir mécanique...

LE CINÉISTE. — Le Cinéma lui-même hésite, en s'empêtrant dans des histoires de faits-divers à restituer la beauté vierge des trois nécessités de la vie moderne : les usines, les gares et les grands magasins. Nous continuons, comme les peintres, à disposer trois pommes sur une assiette et deux fesses sur un canapé.

LE PEINTRE. — C'est que, plastiquement, le sujet lui-même importe peu au-delà de la raison du symbole : pipes, litres, espagnoles, acrobates au choix le plus récent. C'est une trame brute de volume et de couleur sur quoi se brode toute une réalité spirituelle. La moindre toile du moindre peintre concentre à fleur de pinceau un inconscient d'exprimé : nostalgies de musée, ambiance du café du coin, affiches-souffles de Bébé Cadum, étalages de modiste.

Ce totalisme devient odieux s'il est conscient et organisé. Mais, comme source pure d'émotion, la tragédie de l'insignifiant est à la base de tout chef-d'œuvre.

LE CINÉISTE. — Vous n'arriverez jamais à démontrer aux aveugles qu'on peut auréoler de lyrisme le texte le plus commun. Actualités de la semaine. Inauguration du concours Lépine par M. Millerand.

LE PEINTRE. — Le hasard, qui peut présider au choix du symbole, n'élimine pas la nécessité de composer. Il n'y a d'art que dans la composition. La figuration officielle ne peut vous aider en ceci. Le Président de la République marche comme tout le monde, car il n'a pas appris à marcher suivant le rythme du Président synthétique.

LE CINÉISTE. — L'éducation photographique, malheureusement, n'est pas encore obligatoire. Mais il est une autre formule qui peut transmuter en œuvre d'art ce thème imposé : Inauguration du Concours Lépine.

Il n'est pas de chose, si humble soit-elle, qui ne renferme en elle une possibilité de beauté, à condition de l'envisager sous un certain angle. Angle esthétique de la vision, dont le sommet tombe au centre de gravité (même s'il s'agit d'un film comique) de la scène à recréer. C'est un esprit géométrique qui doit satisfaire votre esthétique cubiste.

LE PEINTRE. — Nous arriverons toujours, mon cher, à nous mettre d'accord par un simple travail de triangulation. Tout peintre a, dans le cœur, un sculpteur qui sommeille. Le Cinéiste, en ce sens, peut aussi être dit cubiste. L'adjectif dépasse d'ailleurs aujourd'hui l'usage mesquin d'étiquette-école. Injure ou compliment, suivant la rive droite ou gauche.

LE CINÉISTE. — Compliment d'orfèvre. En résumé, en peinture comme à l'écran, le sujet est un prétexte qui ne vaut que par le mode d'emploi.

LE PEINTRE. — Evidemment. Georges Braque, Juan Gris et le grand Picasso avec les mêmes éléments simples réalisent des valeurs plastiques totalement différentes. Les Cinéistes de demain dégageront peu à peu les règles du scénario-modèle, sur lequel s'échafauderont les jeux de lumière.

Je ne crois pas qu'il faille chercher très loin. Le mauvais goût a créé pour l'écran des types utiles : le cowboy, la femme-vampire, le japonais qui nous semblent encore odieux parce qu'ils n'ont pas trouvé le rythme de leur transposition comme les personnages éternels de la Comédie italienne. Ces types arriveront à réaliser une beauté que nous entrevoyons déjà. Il y a en eux une fatalité qui finira par dépasser l'emploi ridicule auquel les condamnent ceux qui ont cru les inventer. L'écran a ses lois mystérieuses comme la toile du peintre. Il faut les subir pour mieux les asservir à sa fantaisie, si l'on veut faire une œuvre durable.

Et, surtout, éviter de s'empoisonner de littérature. La peinture est de la peinture. Le cinéma du cinéma.

LE CINÉISTE. — C'est qu'il est très difficile de se convaincre que le

meilleur moyen de se faire remarquer est de s'habiller comme tout le monde et humiliant de prétendre appliquer en art le fameux principe politique : n'importe qui, étant bon à n'importe quoi...

LE PEINTRE. — N'importe quoi, mais pas n'importe qui. Le jazz-band ne vaut rien sans un bon drummer.

JEAN-FRANÇOIS LAGLENNE.

PICTURES

Maë Marsh : *Messe basse en Bretagne* (Cottet).

Musidora : *Jeune femme Espagnole* (Goya).

Tania Daleyme : *Les Jardins d'Armide* (F. Albert Quelvée).

Eve Francis : *Sortie du Couvent Russe* (Adolphe Milmann).

Mary Pickford : *Bataille de Poupées* (Crosti).

Alice Brady : *Portrait d'une damoiselle maline* (B. Luini).

Louise Huff : *La Cruche Cassée* (Greuze).

Marcelle Pradot : *La Joconde* (Léonard de Vinci).

Harold Lloyd : *La loge des Fratellini* (Elis. Fuss-Amoré).

Jewel Carmen : *Amandiers en fleurs* (Raymond Thibessart).

Pola Negri : *Vision lunaire sur la planète Mars* (Hatworth).

Gina Palerme : *Pipeaux et Musettes* (Watteau).

Séverin-Mars : *Bataille d'Eylau* (Baron Gros).

Huguette Duflos : *La Belle Jardinière* (Raphaël).

Pauline Frédérick : *Le Déluge* (J. W. Turner).

Geneviève Félix : *La Fileuse* (Millet).

Emmy Lynn : *Mater Dolorosa* (Jean Durck).

Asta Nielsen : *Salomé* (Bernardino Luini).

Tsuru Aoki : *Mon intérieur à Tokio* (Tsu-gouharu Fonjita).

Lilian Gish : *Mannequins et Chiffons* (Bretel).

Van Daële : *Hiver en Flandres* (De Saedeleer).

France Dhélia : *La Bobémienne* (Frans Hals).

Bessie Love : *L'Infante au front bombé* (R. Testu).

Tora Teje : *L'Amazone* (Olga Sacharoff).

Napierkowska : *La Dixième plaie d'Égypte* (J. W. Turner).

JAQUE CHRISTIANY.

Conseils aux Scénaristes

Un scénario comporte nécessairement une donnée, des personnages, des situations.

La donnée, le sujet, est un élément décevant; tour à tour, selon les œuvres, selon les auteurs, selon les théoriciens, on lui attribue une valeur décisive ou nulle.

Entre les deux camps, je n'ose prendre parti. J'ai soutenu ici-même, contre M. Jean Epstein, l'importance du sujet; à dire vrai, la nouveauté de l'intrigue me paraît chose moins utile que l'existence, la réalité des personnages mis en scène.

Pour faire vivre un personnage on peut utiliser, ou cumuler deux méthodes. Ou bien — c'est l'art d'un Tristan Bernard, d'un Sacha Guitry — procéder par l'analyse des détails, appliquée à des types courants, connus, dont le public ne reçoit généralement qu'une impression superficielle — de sorte qu'il est surpris d'y trouver plus de choses qu'il n'y en soupçonnait — ou bien s'attaquer à des types particuliers distingués des autres par leurs tares, leurs vices, leurs passions (M. Lenormand, M. Duhamel dans *La Confession de Minuit* fourniraient des exemples).

La plupart des scénarios et des films avec eux meurent de ce que les personnages mis en scène ne sont pas vivants. Voulez-vous, pour juger le vôtre, un critérium certain? Établissez une description, un résumé psychologique de chaque personnage, analogue à celui dont Beaumarchais accompagne *Le Mariage de Figaro*.

C'est peut-être pour cette raison que les films, si riches en modalités d'expression, de D. W. Griffith, ont tant de mal à conquérir le public français. La banalité du film courant américain vient de la reproduction à milliers d'exemplaires de ces types conventionnels, dont Wallace Reid et Eugène O'Brien sont les plus beaux échantillons.

En sens inverse, voyez les films suédois: avant même que les interprètes eussent commencé à lire le manuscrit, les héroïnes du *Monastère de Sandomir*, des *Proscrits*, le héros du *Trésor d'Arne*, avaient leurs physionomies propres.

Tout ce qui précède serait aussi vrai d'une pièce ou d'un roman. Mais ces êtres, ces événements qui constituent le scénario aboutissent à des situations, et ici intervient l'esthétique propre du film.

Le mot de « situation » est-il tout à fait juste? Étymologiquement, il implique une idée de stabilité, contradictoire avec l'exercice même de la *peinture mouvante*; il évoque ces finales d'opéra ou quatre chanteurs disposés deux à deux, se figent dans des attitudes de lampadaires. Les cinéastes italiens subissent trop souvent l'attraction de ces effets *statiques*, et leurs œuvres en souffrent. Soyons dynamiques; c'est à la mode, et disons *geste* au lieu de situation.

L'apprenti cinéaste ne doit donc jamais oublier que son œuvre est seulement bonne à la condition de se traduire par des gestes; d'autre part il est indispensable, pour ne pas limiter sa faculté d'expression, qu'il ignore le moins possible de ce que le geste peut exprimer: c'est l'éducation spéciale de l'écran.

Celui qui veut l'acquiescer doit d'abord regarder autour de lui, avec la préoccupation constante de rechercher le sentiment afférent à chaque mouvement, à chaque expression qu'il observe; s'efforcer, quand il suit un entretien, de n'entendre pas les mots.

Le livre est la seconde source de l'enseignement. Il y a fort longtemps que les poètes, les romanciers, expriment, évoquent par des gestes ou des symboles visuels: il y aurait de quoi faire plusieurs scénarios, fort riches et abondants, dans la plus modeste bibliothèque classique. A condition de savoir lire: car j'ai souvent noté comme les adaptateurs semblaient négliger les passages les plus photogéniques de l'œuvre transposée.

Naturellement, l'enseignement viendra aussi de l'écran, des œuvres des autres; ne comptez pas, apprentis scénaristes, y voir jamais les vôtres, et si par hasard elles y parviennent, vous cesserez de vous considérer comme des apprentis. L'enseignement de l'écran double; il est négatif surtout, propre à montrer ce qu'il ne faut pas faire. Si l'effet est réussi, il ne faut pas l'imiter; s'il est manqué, il faut l'entreprendre autrement.

cinéma

Et maintenant le scénario est terminé. Quel parti allez-vous en tirer?

Le sage le relira lentement. Assis dans un fauteuil, fermant les yeux imaginant que quelque metteur en scène émérite, un Griffith, un L'Herbier, un Fitzmaurice, vient de le réaliser, et qu'on projette les premières bandes. C'est une grande jouissance, très supérieure à celle que trouvent les auteurs de pièces et de romans à relire leurs œuvres; celles-ci, en effet parce qu'achevées, sont nécessairement imparfaites; le scénario laisse un large champ au rêve.

Si cette dépense ne doit priver aucun membre de votre famille du nécessaire ou même du superflu, faites dactylographier votre scénario.

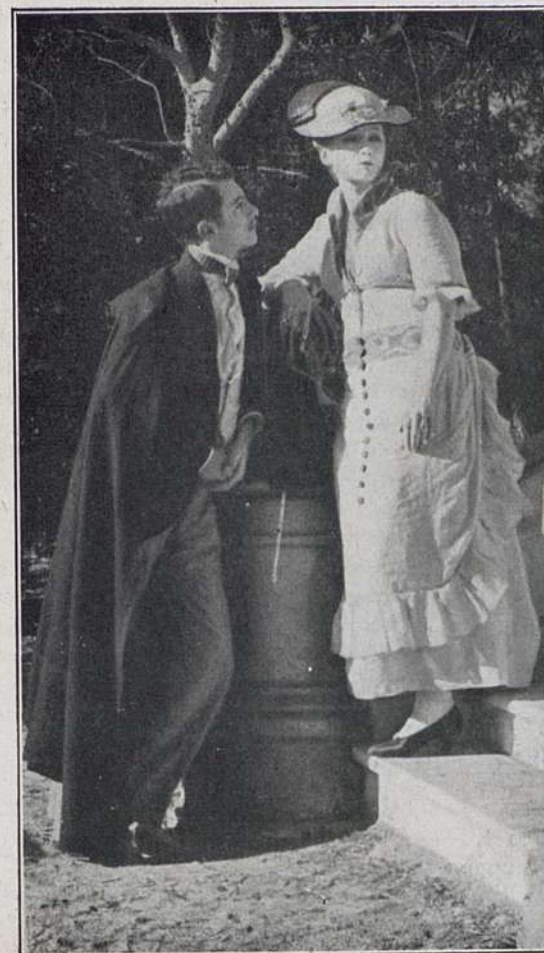
De nombreuses jeunes filles sont sauvées de la prostitution, des veuves de guerre de la misère, grâce à l'heureuse illusion, conservée par certains auteurs, que les gens qui ne lisent pas les manuscrits liront les pages écrites à la machine.

Ensuite vient un petit jeu, analogue à la pelote basque, qui consiste à adresser des exemplaires du dit scénario, à des éditeurs, critiques, journalistes, etc. Le fronton de ce jeu de pelote ne restitue pas toujours ce qu'on lui envoie; il arrive parfois que les destinataires perdent les timbres ou s'en servent pour une autre fin.

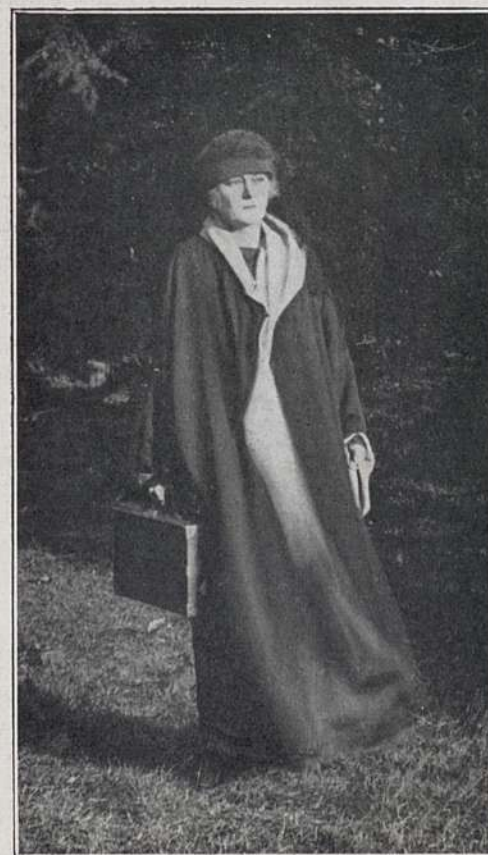
(Est-ce à dire que votre film ne passera jamais? Tout arrive. Vous pouvez avoir la même manœuvre qu'une demi-mondaine en mal d'écran et qui, faute de notions précises sur l'endroit où se trouvent les scénarios, s'adressera à vous. Vous pouvez être propriétaire en mesure d'offrir un appartement vacant à un éditeur... Vous pouvez gagner un lot d'un million... Mais ici nous rentrons dans les hypothèses relativement plausibles).

Au bout de quelques années, lorsque les multiples exemplaires, salis par les doigts des facteurs, de vos scénarios dédaignés, se seront entassés dans vos placards, le vote de la loi sur les loyers fera rentrer le déménagement dans les mœurs; vous serez obligé de chercher un appartement plus petit, de supprimer tout encombrement, le jeu de pelote prendra fin, faute de projectiles.

LIONEL LANDRY.



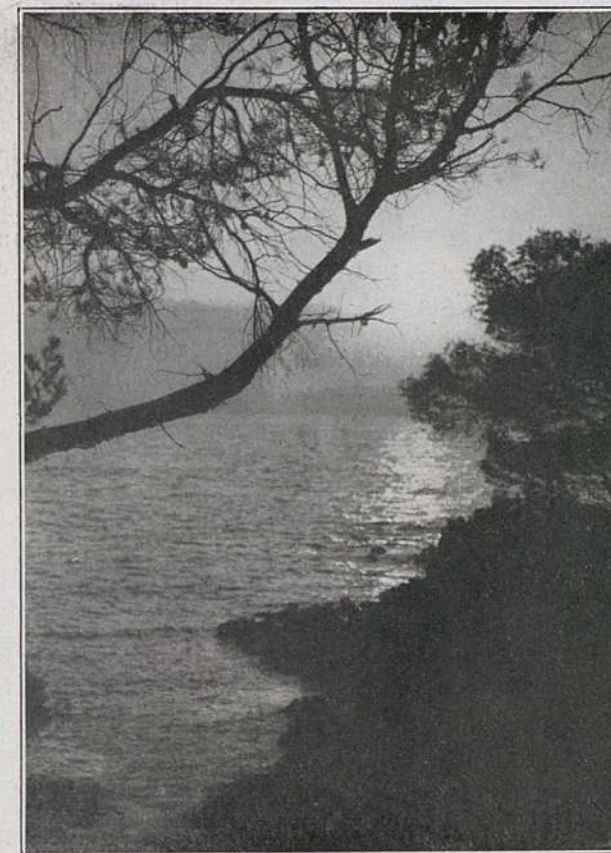
L'Amour (1885). ÈVE FRANCIS et MICHEL DURAN.



Le Souvenir (1921). ÈVE FRANCIS.

La Femme de nulle part

PHOTOS GIBORY



Paysage (Coucher du soleil sur la mer).

C'est dans la mélancolique féerie de l'automne italien que *La Femme de nulle part* vit son drame d'amour, de passion, de rêve, avec ÈVE FRANCIS et Roger KARL, Gine AVRIL, André DAVEN, etc.

En lisant...

Quand on passe un assez grand nombre d'heures quotidiennes à lire des livres, des revues et des journaux, on rencontre çà et là des allusions, des démonstrations, des railleries, des invectives et des commentaires variés qui touchent au cinématographe. Certes, il y a les journaux quotidiens, les revues spéciales, que vous connaissez, ainsi que les ouvrages traitant d'art muet, mais c'est au hasard d'autres lectures que je rencontre souvent des passages moins connus et dans des publications dont le titre ne laissait pas prévoir ces trouvailles.

Les films trop vite déroulés.

Ainsi, ces jours derniers, c'est dans *Le Progrès Civique* que j'ai lu un article du Dr Héricourt intitulé : « Les films de cinéma sont déroulés trop vite ». L'auteur des *Frontières de la maladie* a-t-il raison ? C'est aux techniciens de répondre. Il écrit :

« L'industrie cinématographique souffre actuellement d'une tare qui la déshonore. Cette tare se peut définir en trois mots : les films projetés sur l'écran sont déroulés trop vite.

«... Les conséquences de ce vice mécanique sont de deux ordres : psychologiques, esthétiques si l'on veut, et physiologiques. Au point de vue esthétique, les effets sont lamentables : il semble que l'on ne nous présente que des agités et des fous... »

Le Dr Héricourt, qui précise ensuite sa pensée, n'a peut-être pas remarqué que ce défaut ne s'affirmait pas dans toutes les salles, le travail de l'opérateur y est pour beaucoup. Ensuite, l'excellent praticien déclare : « Si la vitesse des mouvements, sur l'écran, est double de celle des mouvements réels, c'est que les images projetées sont en nombre insuffisant ; en doublant ce nombre, on ramènerait les mouvements à leur vitesse normale. Autrement dit, si les industriels du cinéma nous gâtent nos spectacles et compromettent notre vue, c'est simplement pour faire des économies. Pour réaliser de plus gros bénéfices ils se contentent de comprendre, par exemple, cinq cents clichés là où il en faudrait mille. »

L'Evolution du Cinéma.

C'est dans la *Revue Scientifique* que je lis un article où le Dr Félix Regnault, ancien élève de Marey, démontre comment le cinéma est une découverte qui — comme toutes les autres — résulte des efforts de plusieurs et passe par de nombreuses étapes avant d'arriver à la perfection.

« Quand on sut qu'en faisant défiler devant l'œil douze à seize images par seconde, celles-ci fusionnaient et donnaient l'illusion du mouvement, cette connaissance explicite permit d'inventer divers jouets : en 1827, le thaumatrope du Dr Paris ; en 1833, le phénakisticope de Plateau, puis le zootrope, le praxinoscope de Reynaud. Dans tous ces appareils, les images, représentant les phases successives du mouvement, étaient disposées autour d'un disque ou d'un cylindre qu'on faisait tourner. Les images défilaient rapidement devant une fente ; l'œil du spectateur les voyait par cette fente en pleine lumière ; elles lui semblaient animées. Le praxinoscope fournit un théâtre optique qui fonctionna à Paris au Musée Grévin. »

Le Dr Félix Regnault cite ensuite Faye (1849) qui proposa de fixer par la photographie les phases successives du passage des astres ; Du Mont's qui en 1861 conseilla l'emploi des photographies pour le zootrope ; Ducos du Hauron (1863), inventeur de la photographie en couleurs pour tri-chromie qui prédit les vues animées complexes ; Cornu (1873) ; Janssen (1874) ; Marey, Lumière, Démeny, Edison, Léon Bouly, etc.

Littérature.

C'est dans *Signaux*, que M. Franz Hellens, parlant des livres de MM. Louis Delluc et Jean Epstein, écrit : « Le cinéma est aujourd'hui pour les écrivains une école indispensable. Aveugles ceux qui ne le comprennent pas. Erreur de penser que le cinéma ne doit réformer que le théâtre. Il est école de réforme et de redressement pour tous ceux qui pensent et écrivent. »

D'autre part, M. Charles-Henry Hirsch écrit dans *Le Mercure de France* : « Parmi les influences qui créent un lien d'origine entre les jeunes poètes actuels, il y a, sans conteste, le cinéma. Tandis que leurs aînés lisaient, eux, ils sont allés voir

les images mobiles sur l'écran. Le rythme rapide, voilà l'impression dominante chez les débutants d'aujourd'hui. On dirait qu'ils n'ont pas eu le temps d'apprendre grand chose : la métrique, la syntaxe ni, souvent, l'orthographe... » Et plus loin : « Il n'y a point de différence, ou une toute petite, contre la formation esthétique d'un adolescent qui rêve de vendre des conserves alimentaires au détail et celle d'un jeune homme ambitieux d'écrire des poèmes, des romans ou des pièces de théâtre. L'un et l'autre, dès l'enfance, le cinéma les a divertis. Il les a emprisonnés par l'in vraisemblable, le défaut de logique, la précipitation des faits qui permet l'escamotage de la raison, ou de la fantaisie telle qu'un Shakespeare et un Musset l'ont ailée pour la lancer au dessus du vrai et le servir encore. »

Le Cinéma social.

M. Antoine a publié dans *France et Monde* un article dans lequel on lit :

«... La plus forte maison cinématographique française ne cache guère le dessein de s'organiser pour le service de certaines idées sociales et même de directives politiques. Premier essai qu'il faut suivre et qui prouve la possibilité de constituer un groupement assez riche en capitaux et en personnel pour la création et la diffusion des bandes destinées à exporter la culture française, les Américains ne l'ont-ils pas fait à l'instant où il fut nécessaire de préparer chez eux l'opinion à une intervention, une série de films de propagande inonda le pays, déferlant dans le monde entier. Et il faudrait encore, surtout, que le cinéma, qui a tant besoin d'aide et de protection, ne fût pas, au contraire, étouffé, comme il l'est présentement, sous des entraves, des charges, sans cesse accrues ; qu'enfin notre marché ne fût ouvert à nos concurrents que dans la proportion même où ceux-ci se montreraient chez eux hospitaliers pour notre production. »

A la Faculté de Droit.

Oui, on a parlé du cinéma à l'école de Droit et c'est le très réputé professeur Garçon qui, à la séance de rentrée, a fait une conférence sur l'art dramatique et la criminalité et il dit

Le CINÉMA au secours de la Misère Le document photogénique à la rescousse de la Charité...

Au Secours des Enfants Russes !

Ce sont des enfants, des innocents, et ils meurent ; ce sont des enfants et ils meurent de faim.

S'ils ne sont pas secourus, il en mourra cinq millions. Vous les avez vus, ces enfants, tels qu'ils sont représentés par l'impitoyable photographie : décharnés, inertes, muets, implorant d'un regard presque éteint une bouchée de nourriture.

Si vous ne secourez pas ces pauvres petits, cette image que vous avez vue vous poursuivra comme un remords tout le reste de votre vie et vous songerez : je l'ai vu agonisant et je me suis détourné de lui, et il est mort.

Donnez aux enfants des mères qui sont mortes de faim ou qui vont mourir en les tenant dans leurs bras. Un faible souffle les anime encore.

Donnez, donnez bien vite un peu de pain.

Et qu'ils se lèvent et qu'ils vivent !

Anatole FRANCE.

LA FAMINE EN RUSSIE

Le document le plus prodigieux, pris en Russie par le Docteur NANSEN, l'illustre explorateur, pour l'œuvre la plus noble et la plus désintéressée.

Envoyez les dons au Comité de Secours aux Enfants, 16, rue des Écoles, Paris.

Compte chèque postal N° 384.65.

Louez le film à Cinéa, 10, rue de l'Élysée, Paris.

Avec 5 francs, vous nourrissez un enfant pendant plus d'une semaine.

Avec 12 — vous nourrissez un enfant pendant un mois. ♦ ♦ ♦

Avec 100 — vous pouvez lui sauver la vie. ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦

ceci : ... « Lorsque le cinéma aura trouvé son tragique, on demeurera étonné de la grandeur épique du geste et de sa puissance pour bouleverser les âmes. Mais, pour m'en tenir à mon sujet, où cet art nouveau a-t-il été chercher un grand nombre de ses personnages ? Où sinon dans le monde des criminels et des délinquants « conformant ainsi à la loi inéluctable de tout art dramatique... » M. Garçon rend hommage au grand comique Charlot. Peut-être le grand tragique attendu sera-t-il même ? »

Le Cinéma toxique.

Vouloir vivre est un gros bouquin. M. Henri Joly en a écrit la préface. M. Charles Heyraud, l'auteur, remue infiniment d'idées, avec éloquence. Il est sévère pour le cinéma, puisqu'il dit : « C'est déjà trop qu'une certaine littérature pour cinéma abâtisse le public ; on ne saurait tolérer qu'elle le corrompe et qu'elle devienne, pour les jeunes, l'école du crime. » A propos des affiches : « Quelle débauche d'horreurs et de brutalité ! » Arrêtons-nous ici...

LUCIEN WAHL.

Les Présentations

du 18 au 24 mars

GEORGES PETIT

813.

Héros : Arsène Lupin. Il a deux identités, celle du fameux gentleman-cambrioleur, et celle d'un Monsieur Lenormand ; il est arrêté pour un assassinat, croit-on. Ce n'est pas possible, sa culpabilité, il vole, mais il ne tue pas, etc., bien entendu.

L. W.

FOX-FILM

L'Enjeu mortel.

Drame interprété par William Russell.

UNION ÉCLAIR

Le Secret d'Alta Rocca, ciné-roman.

Le néant absolu, le vide interprétatoire. Pas un geste qui ne soit artificiel, pas un paysage qui ne soit banal, pas un personnage auquel on s'intéresse.

La victime inconnue.

Il y a Pauline Frédérick qui fait dire à son rôle beaucoup plus que n'y a mis l'auteur. Malheureusement, il n'y a rien d'autre. L. L.

GAUMONT

Kismet.

Beaucoup de belles choses sans que l'idée directrice apparaisse assez nettement, d'où impression de longueur. L. L.

SELECT

Une Chaîne (5 mai).

Comédie dramatique sur un sujet mille fois traité, interprétée par Eugène O'Brien.

PATHÉ

Le 15^e Prélude de Chopin (5 mai)

Ce morceau, qui plaît au personnage principal, mais qu'un autre joue volontiers, permet de sauver l'un d'eux, accusé du meurtre perpétré par l'autre dans une bonne intention. Il y a aussi de l'amour, là-dedans. Mme Kovanko, toujours belle et de gestes exacts ; M. Hiéronimus, infirme et douloureux ; M. Rieffler, antipathique à souhait, interprètent ce film avec M. André Nox qui, une fois de plus, fait preuve d'intelligence et de sensibilité. L. W.

EXCHANGE-UNION

Le Cœur dominateur. Drame en cinq parties.

Le Rêve d'André.

Comédie sportive interprétée par M. André Séchan. Un des films comiques les plus ennuyeux du mois.

VAN GOITSENHOVEN

Le Chevalier de la Vengeance.

Film en couleurs, donnant une impression véhémente de déjà vue, et que ne sauvent pas Harry Carey et Seena Owen.

ERKA

Asmodée à Paris.

Je souhaite bon succès à cette œuvre gaie et fine qui n'est pas sans portée de par ses intentions.

La réalisation, inégale mais ingénieuse, laisse en relief les scènes forcées du cinéma et du duel dansé, et surtout la partie chorégraphique où le couple Delmarès-Sandrini se met naturellement en vedette.

Il y a de bons interprètes. Il y a surtout Rip, comédien, parodiste et mime remarquable, qui mord sa verve légère d'un ton d'apreté dont on rit — à en avoir mal. L. D.

Lily la Sauvageonne (28 avril).

Au bruit d'un orchestre formidable, Mabel Normand s'agit dans le vide, se bat les flancs au propre et au figuré, au point qu'on souffre pour elle.

L'affaire Paliser (28 avril).

Médiocre mélodrame animé d'un semblant de vie lorsque Pauline Frédérick se dépense pour l'animer.

S. F. F. A.

Mademoiselle Papillon.

Comédie en quatre parties interprétée par Marjorie Daw.

PARAMOUNT

Sa 40 H. P. (12 mai).

Amusante comédie de type connu, dont la vedette est Wallace Reid.

L'Obstacle (12 mai).

Beaucoup moins amusante comédie dramatique, de type également connu, et qui ne fournit guère à l'intelligente et consciencieuse Ethel Clayton l'occasion de se distinguer. L. L.

SPECTACLES

Soirées de gala au Cinéma.

C'est un travers commun aux nouveaux riches, désireux d'attirer dans leurs salons la « fine » aristocratie (ainsi que disent les sous-titreurs) que de vouloir trop vite convoquer ceux qui les méprisent. Les cinémas qui, pour lancer des exclusivités retentissantes, organisent des soirées de gala, commettent la même faute. Ils s'adressent d'emblée à de hauts, très hauts personnages, à cet ensemble d'acteurs, de costumiers, de demi-mondaines, de coulissiers, de barbeaux, de parlementaires et de courtiers de publicité, qui s'intitule l'élite de la société parisienne. Tous ces gens là ne sont pas assez sûrs de leurs quartiers de noblesse pour pouvoir se dispenser de mépriser l'Art Muet ; ils viennent, parfois dédaigneusement, témoigner leur mépris, ou, plus généralement, envoient à leur place leurs chauffeurs et leurs cuisinières... L. L.

Concerts spirituels à l'Eglise de l'Etoile.

C'est ainsi que doit être interprété Bach ; dans un vaisseau de dimensions assez modérées pour que l'orgue le remplisse, établisse une liaison — qui manque avec un grand orchestre — entre le *Continuo*, et les instruments, permette à ceux-ci de jouer en toute liberté leur rôle de solistes.

En écoutant les cantates, et surtout le *Magnificat*, j'admire le côté réaliste de cet art de Bach où l'on est tenté parfois de ne voir que musique pure ; le soin scrupuleux avec lequel il suit le texte, transcrit musicalement les données plastiques qui lui sont offertes. Dans le *Quia respexit* par exemple, l'aspect extérieur, le geste de l'humilité forme intermédiaire entre le sentiment des paroles et leur expression musicale.

Un tel art peut servir de leçon aux cinéastes. Il y a frappante ressemblance entre un Bach épuisant les aspects de sa donnée musicale, et un Griffith épuisant les aspects de sa donnée pittoresque (la glace flottante de *Way down East* par exemple.) Plus tard, l'art se dégagera de l'imitation, prendra sa complète liberté d'expression ; mais nous n'en sommes pas encore là au cinéma ; nous n'en sommes même pas au temps de Bach ; et pour le moment il est plus sûr de ne pas :

Quitter la Nature d'un pas...

L. L.

On a vu Lucien Guitry dans le *Misanthrope*.

On a voulu démêler si Molière l'y eût approuvé ; comme si nous connaissions assurément les intentions secrètes de Molière, et si nous ne savions point du reste que le génie se peut tromper, et sur soi-même. La grande nouvelle, c'est que Lucien Guitry a joué le *Misanthrope*, et que l'œuvre, par lui, a dépassé nos lectures d'elle les plus intenses. C'est aussi simple et aussi humiliant que ceci : on ne savait point, de vrai, qu'un homme déjà complaisant aux excuses qu'il espère encore d'une coquette, cela pût être si beau. Bonne humiliation qui fait nos esprits modestes, devant un chef-d'œuvre, devant une passion et devant un homme.

Et j'aimerais qu'il ne s'agit plus désormais de disputer sur le sens où

doit être déformé le caractère d'Alceste, ni sur celui où il l'est. Je ne sais plus qui de la critique a dit qu'Alceste était ridicule parce qu'excessif et qu'avec des gens comme ça la vie ne serait plus possible. J'entends mal ces raisons, car la vie serait passablement malaisée aussi avec des Hermione et des Phèdre, qui ne sont pas moins excessives qu'Alceste ni moins ridicules. Enfin, j'hésite à croire qu'un acteur jouant le personnage dans un ton comique puisse atteindre, en d'autres régions, une humanité aussi indiscutable que celle que sona Lucien Guitry.

On peut seulement dire, je crois, qu'il manqua un peu d'excès, précisément, et de désordre. Il nous parut trop maître de soi dans ses menaces de brutalités à Célimène, trop résigné dans sa résolution d'aller vivre au désert.

La mise en scène était d'ailleurs d'une austérité qu'on sentait voulue, mais qui ralentissait le mouvement des actes. Le décor trop peu féminin, les attitudes d'acteurs presque jamais assis, les entrées et les sorties solennelles servirent les scènes pathétiques mais, par exemple, rendirent moins saisissante la scène des billets au 5^e acte.

L'heure du berger est une très agréable comédie d'Edouard Bourdet, moins réussie que son remarquable *Rubicon* et, peut-être, plus prometteuse. Elle contient des situations neuves, sinon des personnages nouveaux, des mots humains sinon éternels, et deux psychologies, l'une d'adolescent attardé, l'autre de jeune fille mûrissante, très lucidement exposées. Pour ces raisons, déjà, voilà une pièce qui fait, du côté de la comédie sentimentale, la limite au delà de quoi cesse l'excellent théâtre. Combien *L'heure du berger* est supérieure à ces insupportables comédies parisiennes où tout est falsifié et qui n'en finissent plus de faire leur retour à chaque saison !

Enfin, il y a dans cette pièce une chose remarquable. C'est ce qu'on y a généralement trouvé de moins bon : son appendice, pour ainsi dire, son dénouement dernier : les deux jeunes gens ne se marieront point, et Elle propose qu'ils soient amants. C'est remarquable, parce que — à moins que l'on prenne avec la pensée de l'auteur des libertés trop audacieuses — on sent déjà cette jeune

femme obscurément prévoyante, inconsciemment touchée par un doute, évitant l'irréparable, ou plutôt le moins réparable. Et cet « en attendant » qui, dans la bouche du jeune homme, n'est qu'une gaffe cruelle vient, dans la sienne, et pendant que le rideau tombe, d'un fatalisme et d'une mélancolie que j'ai trouvés très beaux.

La pièce est fort bien jouée par Marthe Régnier, délicieusement simple, Lagrenée, plein d'un mouvement juvénile, d'une sincérité et d'une savante inconscience qui sont le fait d'un vrai comédien, Gildès, malicieux, Marie-Laure, amusante.

La Diane au bain que donne le charmant THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS est une comédie étrangement faite de vingt éléments disparates dont on s'étonne.

Il y a de plaisants détails de mœurs, de très jolies boutades, une situation de gros vaudeville pesamment utilisée, deux ou trois scènes de parfaite comédie.

Celles-ci, et l'élégante présentation et la très bonne interprétation font du spectacle un agrément certain. Régina-Camier s'habille et se coiffe et se chausse comme peu de femmes à Paris : c'est bien de l'art et, si l'on n'a pas retrouvé tout celui qu'il y avait dans sa surprenante création du *Cocu*, elle a donné à un rôle qui est moins de son emploi une grâce et une tendresse touchantes. Marguerite Deval et Tarride sont de grands comédiens.

A L'ALHAMBRA, il y a de bien beaux lions, de nostalgiques et doux musiciens de Hollande, une invraisemblable pantomime jouée par les Haulon, des japonais, toute une surprenante diversité de numéros par où l'Alhambra est un music-hall incomparable.

A L'OLYMPIA, Lina Tyber qui est l'adroite et sensible chanteuse que l'on sait, chante des mélodies mieux faites pour sa voix et pour son style simple et pur. Elle a une belle robe, et il y a de la recherche dans la présentation de son numéro. Le public, s'il goûte moins cela que le rideau d'avant-scène au fond de jardin impossible et affreux, reste enchanté par la femme et par la voix si séduisantes.

RAYMOND PAYELLE.



G. F. O.



a l'exclusivité pour le monde entier
(sauf les 2 Amériques et l'Angleterre)
..... de

SOYEZ MA FEMME

le dernier
le meilleur
le plus beau film de



MAX-LINDER

G. F. O. a l'exclusivité pour le monde entier
..... de

LE DOUBLE

Scénario de MM. VALLY et A. RYDER.

Mise en scène de A. RYDER.

SUJET TRÈS ORIGINAL — PHOTO PARFAITE

Production de la " Société Française des Films Hérault "

GENERAL FILM OFFICE

PARIS - 11, BOULEVARD DES ITALIENS - PARIS

Téléphone : LOUVRE 08-25

— 08-46

— 15-71

Téléphone : LOUVRE 08-25

— 08-46

— 15-71